99
FRC 29612
Case
FRC
24607

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE,

ET DE LA PART QU'ELLE A EUE A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

OU

EXAMEN de la brochure publiée par Rivarol SUR LA PHILOSOPHIE MODERNE ;

PAR RŒDERER,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU JOURNAL DE PARIS.

FRIMAIRE AN VIII.

THE NEWBERRY LIBRARY

101

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE,

ET DE LA PART QU'ELLE A EUE A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

OU

EXAMEN de la brochure publiée par Rivarol SUR LA PHILOSOPHIE MODERNE ;

LA brochure de Rivarol, intitulée : *De la Philoſophie Moderne*, eſt extraite du diſcours qui doit précéder le *Dictionnaire de la langue françaiſe*, annoncé depuis long-temps par l'auteur. Ce diſcours, imprimé à Hambourg, il y a deux ans, a été juſqu'ici prohibé en France, à cauſe de la partie que l'auteur en publie aujourd'hui. Voyons ſi ce morceau méritoit l'importance que le gouvernement lui a donnée, & n'avoit pas plus à craindre de l'étalage que de la clandeſtinité.

L'auteur commence par définir ce qu'il entend par la Philoſophie moderne. Onze pages ſont employées à cette définition. Il pouvoit être plus bref; nous allons voir comme il eſt judicieux, clair & éloquent.

Mais préliminairement nous voudrions que le lecteur recueillît ſes propres idées ſur *la Philoſophie moderne*, & s'arrêtât ſur les circonſtances qui lui paroiſſent la caractériſer & la diſtinguer de la Philoſophie ancienne. Pour moi, voici à-peu-près ce que j'entends par la Philoſophie moderne.

D'abord elle a de commun avec l'ancienne, d'être l'amour de la ſageſſe & la recherche de la vérité. Enſuite, ce qui me ſemble la diſtinguer de celle-ci, c'eſt la ſûreté de ſes méthodes pour la direction de cette recherche, c'eſt auſſi l'étendue de ſes découvertes. Une connoiſſance plus approfondie de l'entendement et de l'origine des idées, a fait remonter aux vrais moyens d'en acquérir et de les vérifier. Ainſi l'expérience & l'obſervation ont remplacé dans toutes les ſciences l'arbitraire des hypothèſes & la manie des ſyſtêmes. La morale & la politique même ont trouvé des baſes ſolides : elles ont fait ſortir de nos beſoins nos droits, & de nos droits nos devoirs. Ainſi la ſûreté des méthodes, l'étendue

des réſultats, me paroiſſent être les caractères de la Philoſophie moderne.

Rivarol y trouvera-t-il autre choſe, de plus grande choſes, de meilleures; ou n'en trouvera-t-il que de moindres & de pernicieuſes ? Voyons le réſumé ds ſes onze pages de définition.

Selon lui la philoſophie moderne, c'eſt « l'ignorance hardie.... C'eſt l'eſprit d'indépendance joint au deſpotiſme des déciſions. C'eſt l'eſprit d'analyſe qui emploie par-tout les diſſolvans & la décompoſition.... Qui tue & diſſèque les hommes vivans pour les mieux connoître.... C'eſt cet eſprit malfaiſant qui trouve tout mal, & qui ne ſe ſoucie point de faire le bien.... Qui ne cherche que le pouvoir au lieu du ſouverain bien.... Qui détruit tout, la politique, la morale, la religion & ſur-tout les rois.... Et qui cependant ſe confondant avec la mode, capte & range ſous ſes enſeignes les courtiſans & les rois.... Qui bâtit entre le tombeau des pères & les berceaux des enfans, accorde l'amour au futur & à l'inconnu, voue la haine aux contemporains.... Rit des droits de la propriété.... Et finit par ne trouver qu'un labyrinte au fond d'un abyme.... »

Voilà ce que l'auteur appelle une *pâle copie de ce que tout le monde voit* dans la Philoſophie

154

moderne. Si c'eſt-là une copie de quelque choſe, c'eſt aſſurément une copie brouillée d'un aſſemblage bien bizarre de choſes bien diſparates; perſonne, je penſe, n'y reconnoîtra un ſyſtême de Philoſophie; ce ne peut être que la copie d'un rêve de l'auteur.

Il eſt bien vrai pourtant que l'eſprit d'*analyſe* s'eſt introduit dans la Philoſophie moderne & même la caractériſe. Mais qui, par ces mots, a jamais entendu l'eſprit de deſtruction ? « L'analyſe, dit l'auteur, opère en ſens contraire de la Nature; toujours la première décompoſe, & la Nature compoſe toujours. » Quelle idée ! Le travail de la nature conſiſte en décompoſitions comme en compoſitions; la moitié du monde périt tandis que l'autre croît. Et l'analyſe ne conſiſte pas ſeulement à décompoſer, elle conſiſte auſſi à recompoſer; car nulle analyſe n'eſt complète que par la recompoſition qui la vérifie, & qui apprend les rapports & les proportions des parties décompoſées. D'ailleurs, le but des décompoſitions analytiques eſt uniquement la compoſition. L'analyſe ne décompoſe que pour avoir le ſecret des bonnes compoſitions. L'horloger ne prend la peine de décompoſer une montre que pour la raccommoder, que pour apprendre à en faire une meilleure;

le chymiſte n'analyſe les ſubſtances naturelles que pour apprendre à compoſer des remèdes, des alimens, des ſubſtances artificielles, utiles & agréables, ou pour empêcher que les ſubſtances naturelles, mal employées, ne nous nuiſent & ne nous détruiſent. L'anatomiſte ne diſſèque, n'*analyſe* que pour apprendre l'art de guérir & de conſerver. Le politique, le moraliſte, le logicien, que décompoſent-ils ? Eſt-ce, comme le dit Rivarol, les choſes, les ſociétés, l'homme vivant ? Ils décompoſent les idées & les mots, voilà tout ; & pour quel objet ? Pour compoſer des jugemens qu'ils comprennent, des diſcours qu'ils entendent, des plans dont ils puiſſent ſe rendre compte, & pour faire enſuite ce qui eſt bien ; car pour faire le bien il faut, ce ſemble, ſavoir d'abord ce qu'on fait, ſavoir ce qu'on dit, & ſavoir ce qu'on penſe. Je pourrois demander à l'auteur comment il ſait que l'analyſe décompoſe, ſi ce n'eſt par l'analyſe ; & que la Nature compoſe, ſi ce n'eſt par l'analyſe ; & comment il peut nous le dire, ſi ce n'eſt par l'analyſe ; & pourquoi il n'a pas remarqué que l'analyſe compoſe auſſi, n'a même d'autre but que la compoſition, & que la Nature ne ceſſe de décompoſer ? ſi ce n'eſt faute d'analyſe.

De la définition de la Philoſophie moderne,

l'auteur paſſe aux folies, aux ſottiſes, aux crimes qu'il lui impute.

« On peut, dit-il, réduire à un ſeul tous ſes » ſophismes : au miracle d'une clarté ſubite dans » toutes les têtes, & à la propagation *univer-* » *ſelle* des lumières *chez tous les peuples.* »

Perſonne n'a cru au miracle de l'illumination ſubite de toutes les têtes. Quant à la propagation des lumières, chez tous les peuples, qui autoriſe à la croire impoſſible ? « Les lumières, » dit l'auteur, gagnent en hauteur, pas en ſur- » face ; elles élèvent les ſciences, elles n'éclairent » pas le peuple. » Les lumières gagnent en tout ſens. Elles n'élèvent ni n'abaiſſent les ſciences, car les lumières & les ſciences ſont la même choſe. Plus les ſciences ſe perfectionnent et ſe ſimplifient, ou, ce qui revient au même, plus les lumières ont d'éclat, plus elles frappent d'eſprits.

Un autre reproche que l'auteur fait aux philoſophes modernes, c'eſt d'avoir, dit-il, proclamé « l'*égalité indéfinie* parmi les hommes ; d'avoir décrété *que les hommes étoient naturellement égaux ſans reſtriction.* » Les conſtitutions de 91 & de l'an 3 ont proclamé l'égalité de droits, jamais l'égalité naturelle, ni l'égalité indéfinie. Aucun philoſophe n'a proclamé l'égalité

naturelle, il auroit parlé contre le fait le plus évident de la Nature. Sieyes a dit, tout au contraire dans ſa belle *expoſition raiſonnée des droits*, que ce qui a rendu néceſſaire la garantie de l'égalité de droits par l'état ſocial, c'eſt l'*inégalité des moyens*. « La loi ſociale, a-t-il ajouté, n'eſt point faite pour affoiblir le foible & fortifier le fort, mais pour mettre le foible à l'abri des entrepriſes du fort, couvrir de ſon autorité tutélaire l'univerſalité des citoyens & garantir à tous la plénitude de leurs droits. »

L'auteur, au reſte, attribue l'erreur (où ne ſont pas tombés les philoſophes) de croire tous les hommes égaux, à la confuſion qu'on a faite de la reſſemblance avec l'égalité. « Les hommes naiſſent en effet *ſemblables*, dit-il, *mais pas égaux*. » Etrange diſtinction ! la reſſemblance ſans doute approche plus de l'identité que l'égalité. L'égalité et une condition de la reſſemblance, la reſſemblance n'en eſt pas une de l'égalité. Ainſi l'auteur explique une erreur dans laquelle perſonne n'eſt tombé, par l'ignorance d'une erreur dans laquelle il voudroit que l'on tombât.

Un autre crime de la philoſophie, c'eſt, ſelon l'auteur, « la deſtruction de toute religion. » On peut lui répondre que la Philoſophie

a réuni à ſon domaine quelques parties dont la religion avoit voulu s'emparer, telles que la politique & la morale ; mais ſans condamner pour cela toutes les religions, & ſans en détruire aucune. Elle s'eſt chargée de tout ce qui intéreſſe le bonheur des hommes, ſans exclure abſolument le concours de toute idée religieuſe. L'auteur dit qu'il n'y a qu'une religion malgré la diverſité des cultes, & cette religion eſt la religion naturelle. C'eſt aller plus loin que n'ont fait Voltaire & Rouſſeau, qui ont ſouvent profeſſé un profond reſpect pour la religion chrétienne.

« Quand on ne conſidéreroit, dit Rivarol, les religions que comme des ſuperſtitions fixes, elles n'en ſeroient pas moins les bienfaitrices du genre humain. » Mais peut-on bien les conſidérer comme des ſuperſtitions fixes ? n'ont-elles pas toutes été très-mobiles, ainſi que toutes les opinions des hommes ?

« Toutes les opinions, continue l'auteur, ſont bonnes quand elles ſont fixes. » En partant de ce principe, l'auteur devroit peu eſtimer les idées religieuſes ; & au lieu de combattre aujourd'hui les opinions irréligieuſes, il devroit aider à les fixer.

« Ce n'eſt pas la meilleure loi, c'eſt la plus fixe qui eſt la bonne. » Ainſi, pour rendre notre

conſtitution excellente, il n'y a qu'à la maintenir; ainſi ce n'eſt pas parce que vous la trouvez mauvaiſe que vous l'attaquez, vous l'attaquez pour vous croire en droit de la trouver mauvaiſe.

« Il n'y a de légitime que ce qui eſt fixe, » & par conſéquent, tout ce qui eſt fixe eſt légitime : c'eſt-à-dire, que l'injuſtice durable eſt juſtice, que la fin de l'injuſtice eſt crime.

L'auteur déclare au reſte que « les prêtres ſe ſont trompés comme les philoſophes, dans l'art ſublime de gouverner les hommes, les prêtres *pour avoir penſé que la claſſe inſtruite croiroit toujours*, & les philoſophes pour avoir penſé que les peuples s'éclaireroient..... Ils n'ont pas entendu l'état de la queſtion. Il ne falloit pas plus prouver la religion que l'attaquer.... Il ne s'agiſſoit pas de ſavoir ſi elle étoit vraie, mais néceſſaire.... Tout ce qui a pu tirer l'homme de l'état ſauvage étoit admirable : enfer ou paradis, ange ou diable, n'importe..... Les prêtres ſont les fondateurs des nations. »

Comment établir la religion dans le peuple, ſans en prouver la vérité? comment la faire recevoir comme néceſſaire, ſi on ne l'accrédite comme vraie? Elle ne peut être néceſſaire qu'au-

tant que le peuple y croit, il ne peut y croire qu'autant qu'on la lui dit vraie : il faut donc prouver sa vérité pour établir sa nécessité. Si vous disiez au peuple : il faut que tu sois dans l'erreur, il pourroit vous répondre : je le crois bien ; mais en ce cas, faites donc que j'y sois, trompez-moi donc, prouvez-moi donc le mensonge.

Or, quand la religion a été une fois annoncée au peuple comme vraie, quoiqu'au fond ses apôtres ne l'eussent crue que nécessaire, il a été tout simple que ceux qui en ont soupçonné ou découvert la fausseté, ne la crussent plus nécessaire, du moment qu'elle ne leur paroissoit plus vraie. Le bon sens suffisoit pour les faire penser ainsi. On a donné la religion pour nécessaire, parce qu'elle étoit supppoſée vraie ; puisqu'elle est démontrée fausse, elle est donc nuisible, ou du moins elle n'est pas nécessaire : cet argument n'a pas eu besoin de la philosophie du dix-huitième siècle pour frapper bien des esprits.

Au fond, il est absurde de dire que toute religion est admirable, parce qu'elle a tiré l'homme de l'état sauvage. L'histoire est toute contraire à cette dernière assertion : les religions ne sont venues qu'après la formation des sociétés ; & si

elles les avoient précédées, il s'en ſuivroit qu'elles peuvent s'accommoder avec l'état ſauvage. Mais il eſt abſurde de trouver également admirable toute manière de tirer l'homme de l'état ſauvage. Sans doute toutes les aſſociations humaines n'ont pas eu des principes également heureux; comment confondre toutes les cauſes & tous les moyens d'aſſociations ?

Mais ſi c'eſt un crime des philoſophes modernes, d'avoir attaqué les religions vraies ou fauſſes, pourquoi leur cenſeur, pourquoi Rivarol s'en rend-il auſſi coupable ? En blâmant les prêtres d'avoir cru que la claſſe inſtruite croiroit toujours, il prononce aſſez nettement que croyance & inſtruction ſont incompatibles; il ne croit donc pas, lui; il déclare donc la religion fauſſe. Il dit au peuple : les prêtres vous trompoient, mais ils devoient vous tromper : parler ainſi, c'eſt détromper. C'eſt donc faire ce qu'il reproche à la philoſophie d'avoir fait, c'eſt donner un ſcandale en combattant le ſcandale. D'où vient cette faute, qu'il eſt bon de faire remarquer à Rivarol, & qui le rendra peut-être un peu plus indulgent pour les philoſophes modernes ? C'eſt qu'on n'aime pas à paroître crédule quand on eſt éclairé; c'eſt qu'on craint de manquer au reſpect qu'on ſe doit, en feignant

d'être atteint de quelqu'infirmité d'eſprit, quand on a la conſcience de ſa pleine raiſon ; c'eſt qu'on a la noble faibleſſe de ne vouloir pas déguiſer ſon bon ſens. Hélas ! quand on voit que le cenſeur de Voltaire, de Rouſſeau, de Monteſquieu, a la vanité de vouloir auſſi paroître un eſprit fort dans un livre fait contre les eſprits forts, n'eſt-on pas bien diſpoſé à pardonner ceux qu'il accuſe ?

Une autre raiſon du zèle de l'auteur pour les religions (malgré ſon incrédulité philoſophique & le ſcandale de ſa manifeſtation), « c'eſt que, dit-il, Dieu eſt toujours préſent dans l'ordre phyſique, & toujours *abſent dans* l'ordre moral. (*Abſent dans*). » Ainſi, ſelon Rivarol, il n'y a point de lois naturelles ! point de morale naturelle ! Jamais les théologiens n'ont été auſſi loin ; mais continuons :

« Dieu ne préſide, dans l'ordre moral, que par la puiſſance intermédiaire des religions. » Notez que l'auteur ne parle que des religions inſtituées : ici il n'admet pas plus de religion naturelle que de morale naturelle, quoiqu'il ait déclaré plus haut, que malgré la diverſité des cultes, il n'y avoit qu'une religion, la religion naturelle.

« Dieu meut & règle la Nature par *des lois*

viſibles ; ce n'eſt que par la religion qu'il nous *propoſe* l'ordre, la règle, le bonheur, l'*attrait* de la vertu & la haine du vice. » Ainſi l'ordre, la règle, la vertu, ne nous ſont nullement recommandés par les dangers, les maux, la vie miſérable, attachés au crime, au vice, au déſordre !

« Dieu punit les *fautes ;* c'eſt-à-dire, ſelon l'auteur, les contraventions aux lois phyſiques ; mais il abandonne le châtiment *des crimes* à la juſtice humaine & à la religion. » Où eſt, dans ce ſyſtême, la part d'autorité qui dans toute ſociété appartient inconteſtablement aux mœurs, à l'opinion publique & à la conſcience des particuliers ? Ne ſont-ce pas là des puiſſances morales prépoſées à la récompenſe de la vertu, au châtiment du vice & du crime ?

« *Le crime* eſt quelquefois heureux ſur la terre ; c'eſt qu'il a été commis *ſans faute.* » Le crime ſans doute eſt quelquefois heureux, mais jamais le criminel, ſoit qu'il ait une religion ou qu'il n'en ait pas.

« Cette théorie, dit l'auteur en finiſſant, donne une baſe inébranlable à la juſtice et à la religion ; je n'en connois pas de plus *vraie* & de plus *impoſante.* » Singulier moyen d'aſſeoir la juſtice, & de lui donner une baſe inébran-

ſable, que de la priver de l'appui des lois naturelles ! Etrange moyen de fortifier l'eſpèce humaine dans la ſageſſe & la vertu, que de lui conteſter les principes de morale qui lui ont été intimés par la Nature, & de ne lui en accorder que par l'enſeignement d'une doctrine religieuſe ! Qui donc a jamais méconnu les rapports de notre intérêt avec l'intérêt de nos ſemblables ? Qui a méconnu dans l'homme la puiſſance de calculer ces rapports, & d'en induire des règles de ſageſſe & de juſtice ? Qui en a méconnu le ſentiment vif & prompt ? Qui n'a pas obſervé, qui du moins peut nier cet admirable phénomène de l'imagination, qu'on appelle ſympathie ou compaſſion, qui nous fait jouir & ſouffrir dans les autres, qui nous unit à leurs craintes & à leurs eſpérances, à leurs joies & à leurs peines; cette pitié qui, née du ſentiment de notre intérêt, paroît lui être ſi ſupérieure, & ſouvent ſi contraire; cette pitié qui nous fait tendre les bras & courir vers le malheureux qui ſe noye, nous précipite dans les flammes pour ſauver les victimes qu'elles dévorent ? Peut-on nier cette étonnante identification de nous avec nos ſemblables, qui nous pénètre pour nous-même de l'horreur que nous leur inſpirons, lorſque nous avons commis

quelque faute capable de les révolter; qui en récompense nous fait partager le plaisir qu'ils prennent à l'approbation de nos bonnes actions ou de nos bons sentimens; qui nous arme contre nous-même de ces yeux de lynx que nous connoissons aux autres, pour pénétrer dans les parties gâtées de notre ame, ou nous donne ces yeux bienveillans qui y regardent avec faveur les affections douces & pures; qui nous fait éprouver l'horreur de nous-mêmes, ou la douce volupté de nous sentir, avec tous les gens de bien, dans cette harmonie, dans cette intelligence muette, mille fois plus douce que le bruit des éloges & l'éclat de la célébrité?

« La morale sans la religion, continue Rivarol, c'est la justice sans tribunaux. » Sans conscience, oui; sans religion, non; car la religion elle-même a besoin de l'appui de la conscience dans le cœur des hommes.

« La religion répond des masses, la Philosophie ne répond que des individus. » Si la Philosophie ne répond que des individus, pourquoi donc la chargez-vous des crimes des masses? Et si la religion répond des masses, pourquoi en a-t-elle si mal répondu à la Saint-Barthélemy & pendant la terreur de 1793?

« La Philosophie divise les hommes par les

opinions ; la religion les unit dans les mêmes dogmes. » Il falloit dire : les opinions diviſent les hommes dans la Philoſophie, quand elle eſt imparfaite ; mais que la religion uniſſe par les mêmes dogmes, c'eſt ce que ne prouve pas la nomenclature des innombrables ſectes, des innombrables cultes, des innombrables guerres élevées ſur chaque dogme de chaque religion. La *croyance* eſt de ſa nature bien plus propre à diviſer les hommes que la *connoissance ;* la Philoſophie a ſes contrôles dans la nature, la foi n'en a que dans la doctrine de pontifes intéreſſés.

Après avoir fait le parallèle de la religion avec la Philoſophie, l'auteur relève longuement quatre erreurs de métaphyſique qu'il lui plaît d'attribuer à la Philoſophie moderne, & qui ſont au contraire de ces ſottiſes ſurannées dont la Philoſophie moderne a tellement fait juſtice, que leur réfutation ne peut plus que paroître ridicule. Ces erreurs ſuppoſées ſont que l'homme eſt naturellement libre, juſte, bon & ſolitaire.

Depuis Locke tout le monde ſait que la liberté naturelle conſiſte dans la puiſſance de faire ce qu'on veut, & de choiſir, pour vouloir, entre une détermination et une autre ; & dès longtemps avant Loke, il étoit reconnu de tout le monde

monde que la liberté naturelle n'eſt pas le but de l'exiſtence, mais un moyen de conſervation, & l'on ſavoit auſſi qu'elle a pour borne la liberté de nos ſemblables qu'il faut reſpecter pour qu'ils reſpectent la nôtre.

Quant à la juſtice & à la bonté, perſonne, que je ſache, n'a jamais penſé qu'elles fuſſent des qualités de l'homme iſolé, & dans l'état de nature ſauvage; qu'il y eût une juſtice, là où il n'y a point d'occaſion d'être juſte; qu'il y eût de la bonté, là où il n'y a pas lieu à l'application d'un bienfait; qu'il y eût des vertus relatives, là où il n'exiſte pas de relations, & des vertus ſociales là où il n'exiſte point de ſociété. Quand on a appelé la juſtice & la bonté des qualités naturelles de l'homme, on n'a pas voulu dire des qualites attachées à l'état de nature ſauvage, mais attachées à la nature de l'homme en ſociété.

Enfin, l'auteur a-t-il trouvé écrit quelque part que l'homme ſolitaire fût l'homme de la Nature, que l'homme ne fût pas fait pour la ſociété? Qui a jamais douté du contraire? Qui a jamais eu la folie d'annoncer quelqu'incertitude à cet égard? Rouſſeau, à qui l'on a reproché d'avoir préféré l'état ſauvage à la vie civile, n'a jamais parlé de l'état ſauvage que comme d'une

hypothèſe propre à faire entendre ſes idées ſur les vices de la ſociété. « Si je me ſuis étendu » ſi long-temps, dit-il (page 112 de l'édition » de Kehl), *ſur la ſuppoſition de cette condi-* » *tion primitive*, c'eſt qu'ayant des anciennes » erreurs & des préjugés invétérés à détruire, » j'ai cru devoir creuſer juſqu'à la racine, &c. » Dans le préambule de ſon diſcours, il ſe plaint des philoſophes anciens, parce qu'ils ont cru que l'état de nature avoit pu exiſter, & il ajoute : « Il n'eſt pas même venu dans l'eſprit de la » plupart des nôtres de douter que l'état de na- » ture eût exiſté, tandis qu'il eſt évident par la » lecture des livres ſacrés, que le premier homme » ayant reçu immédiatement de Dieu des lu- » mières & des préceptes, n'étoit point lui-même » dans cet état, & qu'en ajoutant aux écrits de » Moïſe la foi *que leur doit tout philoſophe* » *chrétien*, il faut nier que même avant le dé- » luge, *les hommes ſe ſoient jamais trouvés* » *dans le pur état de nature*, à moins qu'ils » n'y ſoient retombés par quelqu'événement ex- » traordinaire : *paradoxe fort embarraſſant* » *à défendre*, ET TOUT-A-FAIT IMPOSSIBLE » A PROUVER. » (page 62.) Si donc c'eſt à Rouſſeau qu'en veut Rivarol, il s'eſt mal adreſſé. Si c'eſt à un autre philoſophe, qu'il nous in-

dique le nom, l'ouvrage & les paroles de ce philoſophe, car il ſeroit difficile de ſoupçonner ſur quel écrit du dix-huitième ſiècle tombe une telle imputation.

Qu'il y ait, au reſte, dans les nombreux écrits de la littérature ou de la Philoſophie moderne, quelque phraſe bien abſurde & bien ignorée, qui prête à la critique de Rivarol, cela nous importe peu; pour qu'il pût accuſer la Philoſophie d'une doctrine abſurde, il faudroit qu'il la trouvât énoncée, déduite, dans les ouvrages de nos principaux philoſophes, & qu'il n'en trouvât la réfutation dans aucun; mais il n'aura jamais cette ſatisfaction, & c'eſt contre ſa conſcience qu'il a accuſé les philoſophes modernes d'avoir combattu les idées triviales qu'il croit avoir rappelées & miſes dans un nouveau jour.

Cette accuſation, mépriſable par ſon abſurdité, devient odieuſe par toutes celles que l'auteur y ajoute comme autant de conſéquences, quoiqu'aucun rapport ne les uniſſe.

« Ce n'eſt pas pour avoir ignoré ces vérités, dit-il, que je prends à partie les nouveaux philoſophes, mais pour les avoir combattues, pour avoir, le jour même de leur toute puiſſance, compoſé leur déclaration des droits de l'homme, cette préface *criminelle* d'un livre impoſſible... »

Ceci ſembleroit s'appliquer aux membres de l'aſſemblée conſtituante ; mais autre choſe eſt la Philoſophie moderne, autre choſe la politique de l'aſſemblée conſtituante ; autre choſe les philoſophes modernes, autre choſe les conſtituans.

D'ailleurs, quelle relation entre l'erreur ſuppoſée que l'homme eſt libre, juſte, bon, ſolitaire, *dans l'état de nature*, & la déclaration de ſes droits dans l'état de ſociété ? Déclarer ſes droits, n'eſt-ce pas déclarer ſes devoirs ? Déclarer ſes devoirs n'eſt-ce pas ſuppoſer que ſa liberté a pour bornes les droits d'autrui, que la juſtice & la bonté ſont des vertus ſociales ? Déclarer ſes droits & ſes devoirs dans l'état ſocial, n'eſt-ce pas le ſuppoſer fait pour l'état ſocial ? comment donc attribuer le *crime* de la déclaration des droits à la méconnoiſſance des vérités que cette déclaration ſuppoſe ? enfin, comment cette préface eſt-elle criminelle, qui eſt formée des principes profeſſés par les plus illuſtres moraliſtes, même par les moraliſtes religieux les plus auſtères & les plus rigides ? Comment cette préface eſt-elle criminelle, & le préliminaire d'un livre impoſſible, qui depuis vingt années ſe trouve à la tête des conſtitutions les plus ſages du monde, celles des Etats-Unis d'Amérique ? Mais reprenons les accuſations

que l'auteur a liées à ſes critiques de métaphyſique.

« Il accuſe les philoſophes pour avoir méconnu la loi des proportions dans un empire. » Quelle eſt cette loi ? qui l'a déterminée ? eſt-elle la même chez un peuple qui a l'uſage de l'écriture, de l'imprimerie, des grands chemins, des poſtes & des télégraphes, que chez une nation demi-barbare, privée de quelqu'un de ces avantages ?

Il les accuſe « pour avoir confondu ſans ceſſe la ſouveraineté avec la propriété. » Au contraire, l'aſſemblée conſtituante a mérité le reproche de ne les avoir pas aſſez unies. Mais qu'ont de commun ces griefs avec des opinions relatives à la liberté, à la juſtice, à la ſociabilité d'où l'auteur les déduit ?

Il les accuſe « pour avoir cru ou feint de croire qu'il y avoit dans le peuple plus de malheureux que d'ignorans & plus de miſère que de vice. » Qui a jamais ſongé à établir ces rapports de plus ou de moins entre le vice & la miſère, l'ignorance & le malheur ? L'aſſemblée conſtituante, ſans s'occuper d'une queſtion ſi oiſeuſe, a cru que ces choſes naiſſoient l'une de l'autre, & elle a voulu porter remède à toutes deux. Mais n'eût-elle fait que la moitié de ſa

tâche, pourroit-on lui faire un crime de s'être occupée des malheureux, parce qu'ils étoient ignorans, & de la misère, parce qu'elle étoit vicieuse ? Au reste, ceci regarde encore la politique de l'assemblée constituante, & point la Philosophie moderne.

Il les accuse « pour avoir, en semant la démocratie dans leur constitution, établi *un long & sanglant duel* entre la population & le territoire. » Comprendra qui pourra ce grief. Je soupçonne que l'auteur veut déclarer ici pour la centième fois, la France trop étendue & trop peuplée, pour être constituée en république démocratique ; mais ce qui me passe, c'est que la population & le territoire si bien d'accord, dans son système, contre la république, se battent pourtant en duel.

Il les accuse « pour s'être dissimulé que le plus énorme des crimes, c'est de compromettre l'existence des corps politiques. » Encore une fois qu'a cela de commun avec la Philosophie moderne, & qui même entre nos politiques, a jamais nié ce principe ?

Mais ne cherchons pas de liaison entre les idées de l'auteur. Arrêtons-nous à son objet. Il veut mettre sur le compte de la Philosophie, non-seulement la révolution de 89 & celle de

92, ce qui ne la déshonoreroit pas, mais auſſi la terreur de 93. Tout conſtituant, dit-il, étoit gros d'un jacobin; il devoit ajouter : & tout philoſophe étoit gros d'un conſtituant. Cette addition étoit néceſſaire pour exprimer ſa penſée toute entière, & pour fonder ſon accuſation contre la Philoſophie; mais ſi ce n'ont été là ſes paroles, c'en eſt le ſens. Prenons donc pour complément des outrages faits à la Philoſophie moderne, quatre grandes pages que l'auteur a employées à peindre le régime de la terreur, & voyons ce qu'on peut y répondre.

Malgré la conviction où je ſuis que la Philoſophie avoueroit les grands & durables réſultats de la révolution, je crois qu'il eſt facile de prouver que ce n'eſt pas préciſément elle qui l'a faite, que le règne de la terreur n'a été la conſéquence ni des principes de l'aſſemblée conſtituante, qui a réduit l'autorité royale, ni de ceux de l'assemblée légiſlative qui l'a détruite.

La Philoſophie avoit amené, préparé une réformation financière, militaire, civile, morale & religieuſe, & pas une révolution politique. Ce qui a fait la révolution, c'eſt la colère publique excitée par la plus odieuſe réſiſtance à la plus juſte réformation; c'eſt l'enthouſiaſme

194

excité par les premières victoires de la liberté ſur le pouvoir arbitraire. La Philoſophie avoit rendu le bonheur du peuple néceſſaire, mais ſans l'attacher à une nouvelle organiſation des pouvoirs publics. Elle s'étoit même plus adreſſée aux rois qu'aux peuples ; elle avoit plus guidé les premiers à la ſageſſe que provoqué les autres à l'inſurrection ; elle avoit du moins laiſſé aux gouvernemens les plus deſpotiques l'alternative de rendre les peuples plus heureux ou de voir les peuples ſe charger eux-mêmes de leur deſtinée. Monteſquieu, il eſt vrai, avoit fait connoître, admirer & chérir dans toute l'Europe la conſtitution anglaiſe ; mais Voltaire & Rouſſeau lui-même, avoient adreſſé les principaux ouvrages que leur a dictés la Philoſophie à des hommes puiſſans, jamais à des opprimés. C'eſt la royauté que Voltaire avoit chargée de diſtribuer les biens dont la Philoſophie avoit offert le tableau ; jamais il n'avoit conſeillé au peuple de s'en ſaiſir ; il vouloit que la royauté fût dotée de toute la puiſſance propre à la bonté & aux lumières ; c'étoit vouloir l'affermiſſement & non la ruine de la monarchie. En effet, pourquoi Louis XVI a-t-il vu la Philoſophie ſe tourner enfin contre la royauté ? c'eſt qu'il ne l'a pas voulue pour la royauté ; & ce qui prouve in-

conteſtablement cette vérité, c'eſt l'exemple de la Ruſſie, c'eſt ſur-tout celui de la Pruſſe. Frédéric, l'ami & le panégyriſte de Voltaire, le plus zélé partiſan de la Philoſophie moderne, ne ceſſa pas un inſtant d'être le monarque le plus affermi dans ſon autorité, parce qu'il fut auſſi le premier philoſophe de ſes états. Que répondront à l'exemple de ce prince, qui n'eut jamais de cour, ceux qui veulent une puiſſante nobleſſe autour de la royauté; de ce prince qui n'eut jamais de conſeil, ceux qui veulent environner les rois de tant de miniſtres & de tant de magiſtrats; de ce prince ſans culte, ceux qui veulent au trône l'appui du ſacerdoce & un nombreux clergé ? Frédéric, qui ne croyoit ni au paradis, ni à l'enfer, ni à l'immortalité de l'ame, & qui le diſoit en proſe & en vers à la face du monde entier, n'obligeoit perſonne à avoir un culte; mais il vouloit que toute croyance fût tolérée ainſi que tolérante, & tous reſpectoient en lui le protecteur de la liberté des opinions & des conſciences. Frédéric étoit obligé à quelques égards envers la nobleſſe de ſes états : l'on ſait ce que c'eſt que la nobleſſe allemande; mais il ne regardoit point la naiſſance comme un titre aux emplois publics; elle n'étoit à ſes yeux ni une preuve ni une diſpenſe de talent; & il ſavoit

126

honorer, élever le talent ſans naiſſance, comme délaiſſer la naiſſance ſans talent; ſes ſoldats le tutoyoient, l'appeloient leur vieux camarade, leur vieux Fritz, & ils ne ſe ſentoient pas d'une eſpèce inférieure aux comtes & aux barons. Il mettoit quelquefois de l'arbitraire dans l'exercice de ſon pouvoir; mais il ne le faiſoit peſer que ſur des hommes puiſſans, ou ſur des militaires; la juſtice étoit ſcrupuleuſement rendue au foible contre le puiſſant, contre le roi lui-même : témoin ce meûnier de Sans-Soucy, qui ſe fit fort contre lui de l'autorité du tribunal; ſes rigueurs envers les grands, regardées dans les rangs inférieurs comme une ſatisfaction donnée à la foibleſſe humiliée, étoient véritablement populaires. Il levoit des tributs arbitraires, mais il étoit économe, & il employoit bien ſon argent. Il levoit des milices nombreuſes, mais il les entretenoit avec ſoin, les traitoit avec honneur, les conduiſoit avec ſageſſe & talent; & elles étoient d'ailleurs néceſſaires à l'indépendance de ſon pays. En un mot, ce que la Philoſophie propoſoit pour le bien public, il le faiſoit. On conçoit que toujours empreſſé de déférer au vœu de la Philoſophie, il lui fut facile de s'en ſervir pour ſa puiſſance; que ſoigneux de tous les intérêts, il éloigna aiſément des eſprits l'idée

de la liberté. En ſe faiſant premier miniſtre de la Philoſophie, comme d'autres princes s'étoient fait pontifes de la religion, il eut ſur ceux-ci l'ineſtimable avantage de faire jouir, tandis que les autres ſe bornoient à faire eſpérer pour une autre vie. Si Louis XVI eût imité Frédéric, s'il ſe fût mis à la tête des philoſophes, s'il eût rempli le vœu du vénérable Malesherbes, qui vouloit l'élever à la gloire de régénérer la France, il règneroit encore.

On m'entendroit au reſte fort mal ſi l'on croyoit que je ſuppoſe à la Philoſophie moderne plus de faveur pour la monarchie que pour la république, & pour un bon roi que pour une bonne conſtitution : ce ſeroit abſolument le contraire de ma penſée. Je ne prétends avancer ici qu'un fait, c'eſt que, contente d'améliorer ſenſiblement la condition des peuples, elle n'avoit pas aſpiré, avant 1789, à la rendre incontinent la meilleure qu'il fût poſſible. S'il y avoit de l'aveuglement à eſpérer une longue ſuite de bons rois, il y avoit auſſi de la prudence à éviter les dangers de leur réſiſtance à l'émancipation du peuple; il étoit pardonnable de préférer le bien qui pouvoit s'obtenir à titre de conceſſion paiſible, à un mieux qui ne pouvoit être que le prix d'une lutte violente & de chances déſaſtreuſes. D'ail-

leurs, pour inſtruire le peuple, il n'y avoit pas de voie plus courte que l'organe des rois eux-mêmes; il leur étoit plus facile de répandre la vérité parmi les hommes, par les édits, qu'aux philoſophes par leurs écrits.

Quand, en 89, le gouvernement royal, condamné à être juſte & bon, voulut ſe ſouſtraire à une obligation ſi pénible, quand il en fut puni par l'indignation publique, quand la nation exigea, non-ſeulement un retour à la juſtice, mais une garantie contre de nouveaux écarts, quand elle fit, moins à l'aide de diſcuſſions philoſophiques que des conſtitutions anglaiſe & américaine qu'elle avoit priſes pour modèles, cette conſtitution de 1791 qui a ſi peu duré, alors même il dépendoit encore de la royauté de ſe maintenir. Elle n'avoit qu'à s'attacher à la conſtitution, elle auroit du moins enrayé cette révolution qu'elle n'avoit pas ſû prévenir. Mais au lieu de s'y fixer, elle en conjura elle-même la perte; elle l'attaqua d'un côté, tandis que l'anarchie l'attaquoit de l'autre; & les amis de la liberté, obligés de prendre parti dans le combat, préférèrent celui qui leur offroit l'eſpérance de ſauver cette liberté, objet de leurs affections & de leurs ſacrifices.

Il me paroît donc aſſez clair que la révo-

lution n'eſt pas née immédiatement de la Philoſophie : la Philoſophie l'avoue, l'affectionne comme l'ennobliſſement d'une nation nombreuſe & ſuſceptible de tous les genres de gloire & de bonheur ; mais elle n'en a pas tout l'honneur.

Cela poſé, quand le régime de la terreur auroit été une conſéquence néceſſaire de la révolution & l'ouvrage des conſtituans, il ne s'enſuivroit pas qu'il eût été l'ouvrage de la Philoſophie. Mais ſi la révolution n'a pas été un produit néceſſaire de la Philoſophie, la terreur a encore moins été un produit néceſſaire de la révolution, & encore moins un fruit de la Philoſophie elle-même. La terreur a été une véritable contre-révolution, & non une ſuite ou un complément de la révolution ; ça été l'exercice d'une tyrannie farouche & ſanglante, & non un abus ou un accès de la liberté. Le parti de la Gironde qui a abattu la royauté a péri par la terreur, & le chef de cette terreur a été ce Robeſpierre qui, dans les premiers jours d'août 92, ſe portoit encore pour défenſeur de la royauté. La terreur n'a donc pas été la ſuite & l'effet néceſſaire de la révolution : elle a été l'ouvrage de quelques ſcélérats ſurvenus dans ſon cours, ou qui s'y ſont rencontrés, & s'en ſont emparés à la

faveur des circonſtances. Et faut-il les rappeler ces circonſtances ? faut-il retracer la ſouffrance de ce peuple impatient & aveugle, à une époque où les revers militaires ſe ſuccédoient rapidement, & où les ſubſiſtances pourſuivies par des aſſignats avilis, ſe déroboient à ſes beſoins ? Alors il appartenoit, par ſes appréhenſions & par ſes fureurs, non à ceux qui pouvoient le mieux le ſervir, mais à ceux qui ſavoient le mieux le flatter; alors ſon ſort étoit de ſe livrer à des ſcélérats ſubalternes qui n'avoient pas même beſoin d'être des factieux hardis ; & c'eſt ainſi que la révolution eſt tombée dans les mains qui devoient la déshonorer. Le ſecret de l'organiſation de la terreur, ce ſecret ignoré de ceux qui en ont tiré le plus de parti, a conſiſté uniquement en ces trois choſes: le reſſerrement des ſubſiſtances par l'émiſſion déſordonnée des aſſignats, l'irritation du peuple par la crainte de la famine, ſa corruption par les aſſignats même & par la ſpoliation des proſcrits. Voilà les circonſtances à l'aide deſquelles un petit nombre de ſcelérats, revêtus de l'autorité nationale, ont pu oſer tous les crimes. On a attribué à l'aſcendant de leur génie un pouvoir qu'ils ne durent qu'au malheur du peuple & à ſa profonde ignorance. Les circonſtances qui ont favoriſé la terreur ne naiſſoient point immédiate-

ment de la révolution, elles étoient étrangères à ſes chefs. Ces hommes qui n'avoient pas fait la république & qui ont fait périr ſes auteurs, ne peuvent pas être conſidérés comme ſes continuateurs néceſſaires, comme les fidèles obſervateurs de l'eſprit & des intentions dans leſquels elle a été fondée. Encore une fois, leurs crimes ſont un affreux accident dans cette grande hiſtoire, & n'entroient pas dans la marche naturelle des événemens.

Si les crimes de la terreur ne ſont pas une ſuite de la révolution, non plus que la révolution l'ouvrage immédiat de la Philoſophie, il faudroit qu'ils euſſent été immédiatement commandés par elle, pour que Rivarol fût fondé à les lui attribuer. La Philoſophie a-t-elle commandé la terreur, voilà donc ce qui nous reſte à examiner.

Avoir preſcrit la terreur, ce ſeroit avoir preſcrit tous les crimes; la queſtion ſe réduit donc à ſavoir où, comment, par quel organe, par la voie ou par la plume de quel philoſophe moderne, la Philoſophie a preſcrit la ſpoliation, le pillage, la proſcription, le meurtre, le maſſacre. Ainſi réduite, il eſt plus difficile de concevoir comment on a pu la propoſer, que de la réſoudre. Eſt-ce Monteſquieu, eſt-ce Vol-

taire, eſt-ce Rouſſeau, eſt-ce Diderot, eſt-ce Mably, que Rivarol prétend accuſer ? Mais tout le monde connoît comme lui leurs ouvrages, & perſonne n'y citeroit une ligne propre à accréditer le ſyſtême de la terreur. On a reproché à Diderot d'avoir prêché l'abolition de la propriété ; mais outre qu'abolir la propriété ſeroit toute autre choſe qu'autoriſer l'envahiſſement des propriétés & la proſcription des perſonnes, il eſt reconnu faux que Diderot ſoit l'auteur de ce *Code de la Nature* dont on lui a fait un crime. Quant à Mably, il a véritablement déclamé contre les richeſſes, contre la propriété ; mais ç'a été en politique ſpéculatif & nullement en orateur ſéditieux ; ç'a été contre la doctrine qui a fait des riches & non contre les riches ; ç'a été contre les légiſlateurs de tous les temps, et non contre les lois ſur leſquelles repoſoient, dans ſon pays, la propriété & la ſûreté des citoyens. Au reſte, les ouvrages de Mably ne ſont pas la Philoſophie moderne, tous les philoſophes modernes ne ſont pas dans Mably. Mably fut publiciſte plutôt que philoſophe. Jamais on ne l'a mis ſur la ligne de Monteſquieu, de Voltaire, de Rouſſeau, ni pour le talent, ni pour le genre de ſes ouvrages. Tout le monde connoît ſon déchaînement continuel, dans la ſociété, contre

Voltaire,

Voltaire, & les deux vers pleins de mépris par leſquels Voltaire le punit de vingt années d'injures.

Mais quelle preuve encore que Mably ait dirigé les principaux agens de la terreur ? Eſt-ce la citation que pluſieurs ont faite de quelques-unes de ſes phraſes ? Mais autre choſe eſt le motif du crime, autre choſe la couleur que le ſcélérat veut y donner avant de le commettre, ou l'excuſe dont il ſe ſert après l'avoir commis. Que quelques conſpirateurs, dans le procès de Babœuf, que quelques orateurs du comité de ſalut public de la convention, aient cité Mably, cela n'accuſe pas plus ſes ouvrages que Cartouche n'eût accuſé l'*Imitation de Jéſus-Chriſt*, s'il l'eût citée pour prouver le néant & le danger des richeſſes. C'eſt une exagération puérile d'attribuer à de vaines opinions rencontrées par peu d'hommes, dans les pages d'un livre ſans autorité, la puiſſance d'inſpirer les deſſeins accomplis par la terreur, & d'en organiſer le régime. Il eſt ridicule d'attribuer à trois pages de Mably un pouvoir que n'eurent jamais l'Evangile, ni l'Alcoran. Ce qui a enfanté les crimes de la terreur, je le répète, c'eſt la ſouffrance populaire pouſſée juſqu'à la frénéſie, par des ſcélérats qui avoient le beſoin du crime & une grande

134

autorité politique. Ce qui a enfanté les Billaud, les Collot, les Babœuf, c'eſt le même concours de circonſtances qui ont fait des ſcélérats dans tous les temps, & qui en ont élevé pluſieurs à des places éminentes d'où ils pouvoient répandre les calamités aux plus longues diſtances. S'ils ont invoqué la Philoſophie, ç'a été comme des ſcélérats de cour ont invoqué autrefois la religion pour des proſcriptions religieuſes; s'ils ont entouré la hache révolutionnaire de ſentences philoſophiques, c'eſt comme des aſſaſſins royaux ont écrit dans d'autre temps le nom de Dieu ſur leurs drapeaux, comme les pontifes qui les conduiſoient ont répandu les bénédictions ſur leurs poignards. Ils auroient invoqué l'Evangile comme le plus reſpecté des livres, s'il n'étoit entré dans leurs vues d'en frapper les miniſtres; quelques-uns d'entr'eux n'ont-ils pas même eſſayé de placer *Jéſus* à leur tête (1) ? S'il étoit un écrivain auquel on pût attribuer le régime de la terreur, ce ſeroit Machiavel; je m'engage à montrer que les feuilles de Marat ſont pleines de ſes vues & de ſes principes : eh bien ! l'ont-ils jamais cité,

---

(1) *Jéſus* fut proclamé réellement *le premier des ſans culottes* dans pluſieurs écrits révolutionnaires.

ont-ils jamais invoqué ſon nom ? Ils s'en ſont bien gardés, parce que ce nom étoit généralement abhorré. Eh ! comment interdire l'hypocriſie à la ſcélérateſſe toute puiſſante ? S'il étoit poſſible d'empêcher qu'elle ne prît un maſque, ne ſeroit-il pas poſſible de l'empêcher d'être ?

Un ſeul argument appuie l'accuſation de Rivarol au ſujet de la terreur : c'eſt que Robeſpierre, *le plus obſcur ſatellite de la Philoſophie moderne*, s'eſt, dit-il, élevé au trône de la terreur par un ſentier que les philoſophes lui avoient ouvert de leurs mains *& pavé de leurs têtes*. Certes, il y a dans ce peu de mots, beaucoup de mauvaiſe logique (ſans parler du mauvais goût.) Si l'auteur avoit dit : « La preuve que la terreur eſt née de la Philoſophie, c'eſt que Robeſpierre, le plus éminent des philoſophes, s'eſt élevé au trône par un ſentier que les philoſophes avoient pavé de la tête des ennemis de la Philoſophie », on entendroit ce raiſonnement ; il n'y manqueroit que la vérité de fait. Mais comment entendre ſans un peu de pitié, accuſer les plus plus grands philoſophes des crimes de leur plus vil ſatellite, & les en accuſer, ſur-tout, parce que leurs têtes lui ont ſervi de pavé ? Quoi ! vous prouvez qu'ils ont été ſes complices, parce qu'ils ont été ſes vic-

136

times ? Mais des nobles, des prêtres, n'ont-ils pas auſſi péri ſous les coups de la terreur ? Pourquoi donc ne diriez-vous pas tout auſſi bien que la terreur a été l'ouvrage volontaire du patriciat & du ſacerdoce ?

Une preuve que la Philoſophie n'a pas enfanté les crimes de la terreur, c'eſt que Robeſpierre en les ordonnant étoit le détracteur de la Philoſophie, l'ennemi des philoſophes, le vengeur de l'Eternel, tout comme M.r de Rivarol. Il a égalé Mr. de Rivarol en injures contre les hommes les plus reſpectés, comme lui, les a accuſés d'athéiſme, comme lui, a accuſé l'athéiſme de tous les maux qu'il vouloit réparer. Rivarol étoit philoſophe pour Robeſpierre, comme Robeſpierre l'eſt pour Rivarol. « Les philoſophes, a dit Robeſpierre (1), étoient pour la plupart des charlatans ambitieux ; ils déclamoient quelquefois contre le deſpotiſme, & ils étoient penſionnés par les deſpotes ; ils faiſoient tantôt des livres contre la cour, & tantôt des dédicaces aux rois, des diſcours pour les courtiſans, des madrigaux pour les courtiſanes. Ils étoient fiers dans leurs écrits, rampans dans les anti-chambres ; ils réduiſoient

(1) Rapport du 18 floréal de l'an 2.

l'égoïsme en système, regardoient la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste & de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits ».....

« Les philosophes se sont tous déshonorés dans la révolution, reprend Robespierre; & à la honte éternelle de l'esprit, la raison du peuple en a fait seule tous les frais. Homme petits & vains, rougissez. Les prodiges qui ont immortalisé cette époque de l'histoire humaine, ont été opérés sans vous & malgré vous : le bon sens sans intrigue, le génie sans instruction, ont porté la France à ce dégré d'élévation qui épouvante votre bassesse & qui écrase votre nullité ». L'anathême lancé par Robespierre contre la Philosophie, l'hommage qu'il fait au peuple de la révolution, à ce peuple que Rivarol appelle *antropophage*, qu'il dit être inaccessible à la Philosophie, sont des témoignages irrécusables de cette vérité trop constante, que c'est principalement le peuple qui a fait la terreur, effarouché qu'il étoit par la guerre & la famine.

Qu'il me soit permis de revenir ici sur une réflexion que j'ai faite plus haut. Si la Philosophie ne peut jamais parvenir jusqu'au peuple,

138

comme le prétend Rivarol, ſi les lumières ne deſcendent jamais, ſi le peuple eſt condamné à être toujours brute, féroce, antropophage, ſi, d'un autre côté, la religion peut ſeule, ſuivant lui, mener les maſſes comme la Philoſophie les individus, ſi la religion ſeule peut contenir le peuple, ſe ſaiſir de ſes paſſions & les refréner, il faut que le détracteur de la Philoſophie moderne & le prôneur de toute religion nous explique deux choſes : la première, comment il peut mettre ſur le compte de la Philoſophie, qui n'arrive jamais au peuple, les crimes populaires de 93 ; la ſeconde, comment la religion qui l'ayant une fois ſaiſi le conduit toujours, l'a ſi ſubitement & ſi généralement abandonné à la même époque, & eſt devenue elle-même l'objet des outrages populaires comme ſes miniſtres ſont devenus l'objet des plus cruelles perſécutions ; en un mot, il faut qu'il nous diſe comment la Philoſophie d'un demi-ſiècle, la Philoſophie qui n'a point d'accès dans le peuple, lui a fait commettre tant de crimes, & comment la religion, forte de dix-huit ſiècles d'antiquité, la religion qui pénètre ſi avant & ſerre de ſi près, en a ſi peu empêché. Après qu'elle a ſervi de prétexte à l'aſſaſſinat de cent mille Français dans la nuit de la Saint-Barthélemi, & qu'elle n'a pas ſervi

d'obſtacle à l'aſſaſſinat de cent mille autres Français pendant la terreur, il eſt permis de retrancher quelque choſe aux idées qu'on veut nous donner de ſa toute puiſſance pour le bonheur des hommes. Robeſpierre, après avoir rétabli le culte de l'Être-Suprême, a encore aſſaſſiné pendant quatre mois conſécutif.

Mais terminons cette longue diſpute; le témoignage de tous les hommes raiſonnables & éclairés ſuffit contre Rivarol : loin qu'un homme de quelque ſens ait jamais accuſé la Philoſophie moderne des excès de la révolution françaiſe, j'ai ouï, au contraire, un grand nombre de gens, même très-pieux, trouver auſſi odieuſe & auſſi abſurde l'accuſation portée contre la Philoſophie pour les atrocités commiſes ſous ſon nom en 93, que celle portée contre la religion chrétienne pour le maſſacre des proteſtans. J'ai ouï dire ſouvent que notre révolution politique n'avoit eu ſes excès que faute de Philoſophie, comme les révolutions religieuſes que faute de religion. J'ai ouï accuſer l'imprévoyance de l'aſſemblée conſtituante & condamner ſes fautes; mais la Philoſophie eſt autre choſe que l'aſſemblée conſtituante, l'imprévoyance autre choſe que la ſcélérateſſe; voilà le langage des honnêtes gens, des gens de bon ſens. Ce n'eſt pas parce qu'il

140

a plu à Billaud & à Saint-Juſt de dire : nos crimes ſont autoriſés par la Philoſophie, que Rivarol pourra dire : la Philoſophie eſt coupable des crimes de Billaud & de Saint-Juſt. Il y a de la démence à répéter le langage de ces monſtres, pour accuſer les hommes dont ils ont ſouillé le nom ; accuſer la Philoſophie des crimes de 93, c'eſt abſoudre les ſcélérats qui les ont commis, c'eſt abſoudre la ſcélérateſſe pour écraſer la vertu dont elle a pris le maſque. Si un aſſaſſin oſoit, au milieu de ſes complices ou devant le tribunal, rapporter ſes attentats à la vertu, ſeroit-on fondé à dire pour cela au tribunal : pourſuivez la vertu & puniſſez les hommes qui l'ont enſeignée ?

Quelles ſont donc les eſpérances des détracteurs de la Philoſophie, dans ce moment extrême, où ſeule elle peut ſervir de raliement aux eſprits que la révolution a ſi violemment diviſés, où ſeule elle peut modérer des paſſions funeſtes, diſſiper des préjugés nouveaux déjà ſubſtitués aux anciennes erreurs ? Eſt-ce de nous ramener à la barbarie ? Vaine & odieuſe prétention. Il n'appartient ni à Rivarol, ni aux rhéteurs peu nombreux qui ſont entrés dans la même carrière que lui, d'effacer le ſouvenir des grands hommes qui ont illuſtré le dix-huitième ſiècle. Ils nous offrent le combat avec une aſſurance non moins

ridicule qu'insolente. Ce n'est pas contre nous, ce n'est pas contre les disciples de la Philosophie moderne qu'ils ont à se mesurer, c'est contre ceux qui l'ont créée, enseignée : ces grands hommes vivent tout entiers dans leurs écrits. Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Dalembert, tiendront toujours plus de place dans l'opinion que deux ou trois écrivains polémiques. Quand les hommes qui pensent ne se rangeroient pas du côté des philosophes comme près du parti le plus sage, ils s'y attacheroient comme au parti le plus considérable & le plus fort. Et il n'est même plus besoin de cette illustre phalange pour la sûreté de la Philosophie : la Philosophie n'est plus renfermée dans les livres des sages; elle en est sortie, comme la lumière s'est échappée du soleil; comme la lumière, elle est aujourd'hui répandue sur toute la terre; elle brille fort haut par-dessus toutes les têtes; elle est réfléchie dans la plupart des institutions sociales, mêlée à l'air que nous respirons. Elle peut être un moment altérée par quelque alliage impur, obscurcie par quelques nuages, mais sa destinée est de se remontrer toujours & de reparoître incessamment dans toute sa splendeur.

Il me reste à parler du style de l'auteur.

Son ouvrage manque absolument de méthode,

parce qu'il n'y a point de méthode qui ſerve à l'arrangement d'un ſyſtême abſurde. Il n'y a point de place marquée par la logique pour les idées fauſſes, ni même pour les idées vraies, quand on veut en inférer des conſéquences fauſſes. Le ſophiſme a beſoin des ténèbres. La méthode tueroit l'erreur ou la fauſſeté, en l'éclairant. Ainſi, nul enchaînement, nul accord entre les principes de Rivarol; nulle ſuite entre ſes principes & ſes conſéquences. Il commence, comme on l'a vu, par réduire les erreurs de la Philoſophie à un ſeul ſophiſme : *au miracle* d'une clarté ſubite dans les eſprits, & à la propagation *univerſelle* des lumières *chez tous les peuples* (locutions vicieuſes, car un miracle n'eſt pas un ſophiſme, & la propagation *univerſelle*, diſpenſoit d'ajouter *chez tous les peuples*); & immédiatement après, lorſqu'on s'attend à voir décompoſer cette idée qui doit renfermer toutes les autres, il accuſe la philoſophie de cent crimes qui n'ont rien de commun entr'eux. Tel eſt le crime ſuppoſé d'avoir proclamé l'*égalité indéfinie;* enſuite celui d'avoir proclamé l'athéiſme; enſuite celui d'avoir aſſuré que l'homme eſt naturellement libre, juſte, bon & ſolitaire; enſuite celui d'avoir fait la révolution; enſuite celui d'avoir pavé de la tête

des philoſophes le chemin que les chefs de la terreur ſe ſont ouvert au trône. Quelle relation y a-t-il entre toutes ces choſes ? Quel art pouvoit lier des idées ſi diſparates & enchaîner tant de diſcuſſions diverſes dans une même diſcuſſion ?

L'auteur n'a pas ſuppléé au défaut de méthode par ce beau déſordre qui ſuit & peint les grands mouvemens de l'ame, par ce déſordre qui n'eſt qu'apparent, qui n'eſt que l'abſence de la didactique, et qui ſuit la marche déterminée par le ſentiment profond de la vérité. Les grands mouvemens ſont réſervés aux écrivains sincères & convaincus.

Si l'on conſidère cet ouvrage dans ſes détails, on y trouvera quelques beautés, mais encore n'en eſt-il aucune qui ſoit pure. La deſcription de la terreur a du mouvement & offre de belles images; mais ce mouvement eſt mal ſoutenu, & ces belles images ſont ſouvent mal entourées. Nulle gradation dans les idées, nul progrès dans les ſentimens; des répétitions, des longueurs, des réflexions froides ſont jetées entre les choſes touchantes. On voit dans les diſtributions de ce tableau l'impuiſſant travail de l'art, & rien de l'heureux abandon d'une ame profondément affectée. Il étonne quelquefois & n'entraîne jamais.

Ce qu'on vante le plus dans le ſtyle de l'auteur, c'eſt la couleur. En effet, il en met partout & ſouvent elle jette beaucoup d'éclat ; mais outre que les images dont il ſe ſert ſont rarement juſtes & préciſes, qu'elles ſervent plus à donner le change ſur la vérité que l'auteur fuit toujours, qu'à fixer l'idée fauſſe qu'il voudroit communiquer, elles ſont preſque toujours incohérentes & diſparates.

Nous avons noté un aſſez grand nombre d'expreſſions qui aſſurément bleſſent le goût, & il eſt bon de remarquer qu'elles ſe rencontrent toujours à côté de quelque trait brillant, comme pour l'affoiblir & en expier le mauvais uſage. Il ſemble que ce ſoient des taches multipliées par la crainte de trop bien ſervir une mauvaiſe cauſe, ou par la honte de l'avoir trop ſervie.

Dans ſon avertiſſement, l'auteur dit, en parlant des philoſophes, que *pour avoir ignoré le poiſon des germes qu'ils ſemoient, une effrayante complicité pèſe ſur leur tombe, & leur épitaphe ſe mêle à celle d'un grand empire.* Ignorer un poiſon, une complicité qui pèſe ſur une tombe, une épitaphe qui ſe mêle à une épitaphe ; tout cela eſt de l'amphigouri.

L'auteur cite comme un mot mémorable, cette prétendue parole d'un philoſophe moderne mou-

rant de ſes propres mains : *Hélas ! nous n'avons trouvé qu'un labyrinthe au fond d'un abyme.* On peut ſuppoſer un abyme au fond d'un labyrinthe ; il eſt ridicule de mettre un labyrinthe au fond d'un abyme. Au fond de l'abyme eſt le néant & non l'égarement.

Il dit à la page 15 : « La Philoſophie étant le fruit des longues méditations & le réſultat de la vie entière, ne doit, ni ne peut être préſentée au peuple qui eſt toujours au début de la vie. » Cela eſt bien, ſauf le ſophiſme. Mais quand l'auteur ajoute : « Les payſans, par exemple, ſont chargés de la première digeſtion du corps politique. » Il offre une image groſſière.

« L'eſprit eſt le côté partiel du cœur, le cœur eſt tout. » Qu'eſt-ce qu'un côté partiel ? Qui dit côté, dit partie d'une ſurface.

« La politique, dit-il page 36, demande des leçons à la morale & des forces à la religion ; elle emprunte des lumières à la Philoſophie même » : juſqu'ici la phraſe eſt noble. « Enfin, continue l'auteur, elle prend des brides de toutes mains. » Ceci eſt au moins diſparate.

En parlant des animaux, page 56, il s'exprime ainſi..... « Nous vivons de leur chair, nous buvons leur ſang. Que dis-je ? *nous leur*

tendons une main perfidement protectrice ; nous leur prodiguons la nourriture ; &, tantôt favorisant leurs amours, tantôt les privant & des sources & des plaisirs de la génération, nous multiplions & nous perfectionnons nos victimes. *La faim & l'amour*, ces deux grands bienfaits de la nature *ne sont* ENTRE NOS MAINS QUE DES PIÉGES toujours tendus à ces malheureux *compagnons* de notre séjour sur la terre. »

A la page 61, l'auteur prend à partie les philosophes, entre autre choses, pour avoir, *en semant* la démocratie dans leur constitution, *établi un long & sanglant duel entre la population & le territoire de l'Empire.* » Le duel de la population & du territoire établi par la *démocratie semée*, offre une image bizarre & incohérente ; & au fond l'auteur dit le contraire de ce qu'il veut dire : car la population & le territoire sont, selon lui, d'accord pour réclamer contre la constitution de la république.

Page 62, il appelle les sociétés politiques de vastes corps *dont les hommes & la terre sont les deux moitiés.* On peut dire que la *nature* & l'homme sont en société, sont de moitié, pour la fructification de la terre : mais la terre ne peut pas être en *société politique* avec l'homme, ni former un corps avec l'homme.

Page 63, après avoir dit que dans l'état ſocial l'homme a l'étoile polaire à ſa diſpoſition, ce qui eſt beau, il ajoute : & *le temps dans ſa poche*; ce qui eſt ridicule.

Page 64, il eſt du deſtin de nos philoſophes de ne lire, ni dans les archives du temps, *ni dans les patentes de la nature*. Autre diſparate de même genre.

Page 73, l'auteur s'arrête à la vue d'un vaſte Empire qui crie, *de toutes ſes proportions*, à la monarchie, &c.

D'après ces exemples, je me crois autoriſé à répéter ici ce que j'ai dit, dans le Journal de Paris, du ſtyle de l'ouvrage de Rivarol.

On y trouve une certaine agitation qui ne communique point de chaleur & des images qui ne laiſſe aucune idée. Il eſt plein de traits brillans & ne renferme pas une page qui ne ſoit obſcure. Si l'auteur élève quelquefois l'imagination, auſſitôt il offenſe le goût. Il réunit dans quelques lignes les expreſſions les plus diſparates. Il commence une phraſe comme Boſſuet, & la finit comme Scaron. Son ſtyle annonce partout du talent, & c'eſt un mauvais ſtyle.

Un de mes amis, diſtingué entre nos poëtes tragiques, m'avoit dit que le livre de Rivarol étoit écrit du ſtyle de Balzac. J'ai relu Balzac

après avoir lu Rivarol, & je l'ai trouvé ſimple en comparaiſon de celui-ci. Pour mettre le lecteur à même d'en juger, je vais tranſcrire ici les phraſes de Balzac ſur leſquelles je ſuis tombé en ouvrant ſon livre. Elles ſont extraites d'un morceau intitulé *le Romain*, & adreſſées à la marquiſe de Rambouillet. Elles m'ont paru auſſi bonnes à citer à Rivarol qu'à ſes lecteurs.

« La république, dit-il, en parlant du vrai citoyen romain, ne peut le perdre, quelque négligente qu'elle ſoit à le conſerver. Il ſouffre non-ſeulement avec patience, mais même avec gaîté ſes mépris & ſes injuſtices. Jamais il ne lui eſt venu en l'eſprit de ſe venger d'elle par une guerre civile, & il trouve bien plus honnête le nom d'innocent banni que celui de coupable victorieux. On lui a perſuadé dans ſon enfance, & depuis il n'en a pas douté, qu'un fils ne ſe peut jamais acquitter de tout ce qu'il doit à ſa mère, voire à une mauvaiſe mère qui eſt devenue ſa marâtre, & qu'un citoyen eſt toujours obligé à ſa patrie, voire à ſon ingratte patrie qui l'a traité en ennemi. » On peut défier Rivarol d'extraire de ſon ouvrage un morceau auſſi irréprochable, ſous tous les rapports, que celui-là.

Je finis pas une réflexion : s'il n'eſt pas toujours accordé à la vérité d'être éloquente & forte,

il

il n'appartient pas non plus à la paſſion, à l'humeur, aux préventions irréfléchies, de l'être contre la juſtice & la vérité. La paſſion injuſte ou baſſe a trop de vues à cacher, & a trop beſoin d'art pour ſe permettre l'abandon. La paſſion farouche produit des fureurs & point d'enthouſiaſme. L'humeur eſt privée de l'abondance des haines légitimes, & ſes dénigremens n'ont pas la hauteur du mépris. Des préventions n'échauffent pas comme la conviction; elles n'ont jamais en audace, ce que le ſentiment de la vérité peut avoir en courage. En un mot, le ſecret des ſuccès n'eſt pas dans le talent ſeul, il eſt dans l'union du talent avec la probité.

375 S11